

Les fulgurances de Tod Papageorge, dont on découvre les Kodachrome, archivés un demi-siècle, de Joe Meyerowitz ou de Saul Leiter, coloristes pionniers, font l'objet d'ouvrages soignés

## Porter haut les couleurs des Etats-Unis



DR. BLANKMAN'S NEW YORK.  
KODACHROME 1966-1967,  
de Tod Papageorge,  
en anglais, Steidl, 136 p., 40 €.

CLAIRE GUILLOT

L'Américain Tod Papageorge, né en 1940, n'est pas connu comme coloriste, plutôt comme un adepte de la photo de rue en noir et blanc. Il photographia en particulier la vie nocturne animée du Studio 54, discothèque incontournable des années 1970 à New York. Mais ses photos couleur, qu'on découvre dans un livre soigné, sont un enchantement. Tod Papageorge n'a utilisé le Kodachrome que pendant deux ans, en 1966 et 1967. Jeune photographe débarqué à New York à 25 ans, il espérait qu'un travail en couleurs pourrait convaincre les magazines de lui donner du travail. La tentative n'a rien donné, et il a mis de côté ses diapositives pendant cinquante ans.

Peut-être est-ce le temps de pose long imposé par la pellicule peu sensible, ou bien l'excitation de la découverte d'une nouvelle ville par un jeune homme plein d'espoir : les images qu'il rapporte des rues de Manhattan, baignant dans une lumière crue les matières et les grains de peau, sont d'une sensualité folle. Plutôt que de viser l'action ou l'anecdote, Tod Papageorge s'arrête sur une coiffure, une robe, une vitrine, joue des couleurs les plus éclatantes, tout en prêtant une attention aux nuances plus subtiles – comme cette pile de cartons qui déroule ses teintes beiges dans le soleil matinal.



Photo de Tod Papageorge extraite de « Dr. Blankman's New York », TOD PAPAGEORGE

Mais il sait aussi dépasser l'attraction immédiate des couleurs. Devant un stand de vente de ballons, il laisse les bulles colorées hors champ pour se concentrer sur leurs cordons, que le vendeur tient dans la bouche. Ses images font aussi allusion à l'époque, troublée, entre guerre du Vietnam et mouvements sociaux. On croise une jeune fille qui porte, outre une couronne de fleurs, un badge « Flower Power », un portrait de John Kennedy... Le jeune homme saisit aussi l'apparence de son temps pour les images, en capturant les gens qui se photographient, ceux qui regardent des photos ou son propre reflet, l'appareil à la main.

### Meyerowitz, réflexif

Un gros livre, aux éditions Textuel, salue parallèlement une

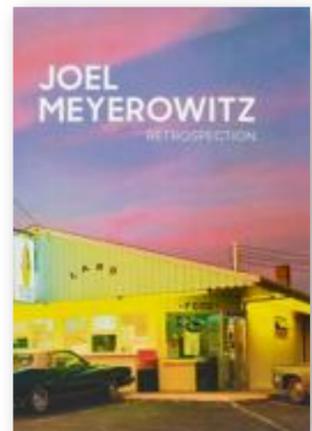
figure bien plus connue des coloristes américains des années 1960-1970 : Joel Meyerowitz, né en 1938, passé de la photo de rue au paysage, puis au portrait et enfin à la nature morte. Dans ce *Rétrospection*, moins livre de photographie que journal illustré, le photographe revient sur son parcours, sur les images et les rencontres (comme Robert Frank) qui ont guidé ses choix.

Dans de courts chapitres, il s'explique sur son utilisation de la couleur – parfois en montrant plusieurs versions de la même scène –, il commente les circonstances des prises de vue, revient sur sa vie, ses voyages ou ses goûts. Un parcours d'artiste qui est aussi une traversée de l'Amérique, jusqu'aux attentats du 11 septembre 2001, qui l'ont poussé à photographier les dé-

combres du World Trade Center pour fabriquer une archive visuelle de la tragédie.

### Leiter, décalé

Chez le même éditeur, un autre pionnier de la couleur, l'inclassable Saul Leiter (1923-2013), a droit à un petit livre (*All About Saul Leiter*, Textuel, 312 p., 39 €) qui regroupe pour la première fois ses photos de mode, ses photos personnelles en noir et blanc, et ses peintures. L'ensemble, réalisé à l'occasion d'une exposition au Japon, est un peu inégal, les fulgurances colorées côtoyant des photos plus faibles, mais les citations donnent à saisir la personnalité de Saul Leiter, toujours en décalage, éternel dilettante qui « se contentait de regarder le monde, sans rien attendre de précis ». ■



RÉTROSPECTION,  
de Joel Meyerowitz,  
Textuel, 352 p., 59 €.



### Malicieuse Sophie Calle

Il est souvent difficile, dans les livres, de faire fonctionner ensemble les mots et les images. L'artiste Sophie Calle a réglé le problème dans un livre étonnant, *Parce que...* Ses photos, qui se présentent comme des tirages papier, y sont dissimulées dans les plis d'une reliure à la japonaise : chaque page est ainsi une pochette-surprise. Il faut d'abord lire le texte – un poème qui laisse courir l'imagination du lecteur, et non une légende – avant de sortir l'image de sa cache. Chaque texte commence par « Parce que » : Sophie Calle dresse la liste des raisons pour lesquelles elle a pris l'image en question. « Parce que c'est à double tranchant », écrit-elle d'une pierre tombale ornée de

l'inscription ambiguë : « Le personnel se souvient. » Suit une photo d'un fauteuil où une couverture froissée dessine comme une présence. On y croise Bill Gates, le père Nord, une salle des fêtes mélancolique, des noms de ville ridicules et les enfants qu'elle n'aura jamais. Mais aussi beaucoup de cimetières, de proches disparus et de pierres tombales aux inscriptions drôles ou grinçantes. Souvenirs intimes, traits d'humour, associations d'idées et calembours : cette collection de photographies est à l'image de l'artiste, loufoque, théâtrale, impudique. L'humour, chez Sophie Calle, est toujours une façon d'évoquer la mort. Ces photos existent avant tout pour rappeler ce qui bientôt ne sera plus. « Parce qu'il me fallait plus de souvenirs », écrit-elle de la photographie d'un ami âgé, le mot « silence » planant au-dessus de sa tête. ■ CL. G.

► *Parce que j'ai lu cette histoire d'un passant qui s'extasie devant un enfant et de la mère qui s'exclame : « Et vous n'avez pas vu sa photo ! »*, de Sophie Calle, Xavier Barral, 72 p., 32 photographies, 36 €.



### L'œil de Ronis

Cet énorme livre regroupe les sélections successives qu'a faites le photographe Willy Ronis (1910-2009) à travers toute son œuvre, lorsqu'il a fait donation de ses archives à l'Etat. On y retrouve toutes les images marquantes de cette figure de la photographie humaniste : la gréviste des usines Renault, l'homme triste dans la foule de Noël, le petit garçon à la baguette de pain, les enfants qui jouent dans la péniche... Soit les sujets qui compartaient à ses yeux, au-delà des qualités plastiques des images : les mouvements sociaux (il était communiste), le quartier de Belleville-Ménilmontant, les nus, mais aussi sa famille. Chaque cliché est accompagné d'une note, qui raconte moins l'époque que le quotidien d'un photographe, le rôle du hasard et de la planification, ainsi que tous les choix techniques faits en une fraction de seconde. ■ CL. G.

► *Willy Ronis par Willy Ronis. Le regard inédit du photographe sur son œuvre*, Flammarion, 598 p., 75 €.



### Alexandra Catiere, intense mystère

La maison d'édition française Chose commune publie des livres-objets précieux et très pensés. Celui d'Alexandra Catiere, *Behind the Glass*, est un petit bijou qui force à s'arrêter pour le feuilleter : chaque page se déploie pour dévoiler une plus grande image cachée. De quoi plonger

dans l'univers contemplatif et intime de la photographie, qui travaille le mystère de ses images noir et blanc, en cherchant davantage la sensation que l'information. Ce livre intense fait alterner des portraits irrésolus, apparitions croisées en Russie ou en Biélorussie, dont l'artiste est originaire, des paysages sombres et oniriques, des enfants ou des animaux croisés de façon furtive, des objets du quotidien, avec des expérimentations obtenues dans la chambre noire. Un ouvrage cohérent, plein de silences, qui semble réunir des souvenirs enfouis, venus d'on ne sait quand ni où. ■ CL. G.

► *Behind the Glass*, d'Alexandra Catiere, Chose commune, 256 p., 50 €.